

Zeitschrift: Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Herausgeber: Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Band: - (1985)

Heft: 33

Artikel: Le Journal de Zinzendorf et Rousseau

Autor: Eigeldinger, Frédéric S.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Journal de Zinzendorf et Rousseau

Pour faire suite au Bulletin n° 32, nous proposons ici quelques passages inédits du Journal de Zinzendorf, relatifs à Rousseau. Il conviendrait d'ailleurs de donner une fois l'intégralité du récit de Zinzendorf sur son séjour dans la Principauté (fort mal et partiellement reproduit dans le Musée neuchâtelois de 1897).

1. [La Chaux-de-Fonds, dimanche 9 septembre 1764] "A diner je parlois beaucoup, sensément et même des Oeuvres de Rousseau avec une jolie fille de l'auberge. Elle avoit lu Julie. Ce sont de bien bonnes gens, que ces Montagnons. Rousseau en parle dans sa lettre sur les Spectacles. Cette fille étoit bien et proprement mise, une coiffe de gaze noire, jolie toile peinte."

Dans la Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758), Rousseau affirme que les Montagnons "ont des livres utiles" et qu'ils "sont passablement instruits" ; plus tard, il vérifiera à Môtiers, comme ici Zinzendorf à La Chaux-de-Fonds, qu'ils sont même au courant de l'actualité littéraire : "Il y a quelque tems qu'en me promenant je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle ; la mère berçoit un petit enfant, et je la regardois faire quand je vis sortir de la cabane un gros paysan, qui m'abordant d'un air aisé me dit ; vous voyez qu'on ne suit pas trop bien vos preceptes [allusion à l'Emile paru en 1762], mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes. Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton." (Au Maréchal de Luxembourg, 20 janvier 1763.)

Quant aux "Montagnons", "habitants du haut Jura neuchâtelois" (Pierrehumbert), on voit que Zinzendorf les assimile plus aux habitants de la Vallée des Ponts ou du Locle qu'à ceux du Val-de-Travers. D'ailleurs sa description de la route entre Le Loclé et La Chaux-de-Fonds ressemble fort à celle qu'avait faite Rousseau : "Le païs est encore paturages. Chaque possession entourée par des hayes. Les maisons dispersées bien construites se ressentent de l'industrie des habitans." Julie von Bondeli parle aussi de ces "vallons parsemés de belles habitations" et de "ces vallées habitées par un peuple hospitalier, doux, poli, instruit et industrieux jusqu'au miracle" (A Zimmermann, décembre 1764).

2. [A Köniz, avec Fellenberg, Wilhelmi et de Diesbach, jeudi 12 septembre] "puis a Könitz chez Melle Bonteli, une Demoiselle rempli de connoissances, fameuse par une lettre qu'elle a écrite a Melle Curchod du païs de Vaud, qui est allée à Paris avec Me la Duchesse d'Anville: Cette lettre contenoit une apologie de Julie. Melle B. me parla [...] de ce même M. Tissot, qui doit avoir beaucoup de Rousseau, de l'abbé de S. Pierre, qui dit un jour a Me d'Aiguillon avec une bonhomie charmante : Je vois bien que je Vous ennuye, mais Vous m'amusez tant. Rousseau jeune encore, temoigna a M. de fontenelle son desir de faire quelque chose pour la verité. L'autre serrant ses doigts, lui dit. Ah, la verité, jeune homme, la verité. Ah si je la tenois, comme je la serrerais pour qu'elle ne m'échapat plus. On dit que Voltaire selon l'humeur qu'il a, est poli ou impoli envers les Etrangers. Elle me parla encore d'un discours de M. Wegelin contre ce livre de Vernes, qui pour faire son chemin écrivit contre Rousseau. Nous retournames a 6h. a la maison."

Ce passage multiplie les informations ; reprenons-les dans l'ordre. Julie von Bondeli (1731-1778), fille de l'avoyer de Berthoud, entretenait dans sa maison de Köniz (le "Buchsigut") un salon courtois que fréquentaient de nombreux soupirants et admirateurs : Daniel Fellenberg (1736-1801), président de la Société économique de Berne ; Samuel Wilhelmi (1730-1796), professeur à l'Académie ; V.B. Tscharner (1728-1788) ; Tschiffeli, Kirchberger, Zimmermann, et d'autres pour la plupart partisans de Rousseau. Elle avait été une amie de jeunesse du poète Wieland (1733-1788) qui avait même songé à l'épouser. Vaguement parente d'Abram Pury et du procureur Samuel Meuron, elle séjournait parfois à Neuchâtel ou à Colombier. Mais c'est surtout par son cercle et son abondante correspondance qu'elle était au courant des faits et gestes de Jean-Jacques, à qui elle vouait une admiration presque sans borne.

Julie relate à J.G. Zimmermann la visite de Zinzendorf : "J'ai eu à Koenitz la visite du comte de Sinzendorf, celle d'un comte de Diesbach, Friburgeois, avec Fellenberg et Wilhelmi, qui sont les introducteurs ordinaires. Le comte de Sinzendorf a d'abord voulu me traiter en femme lettrée, qui est sans préjugés ; sur cette ridicule vocation je lui ai fait sentir avec politesse, qu'il se méprenait et il l'a bien vite compris et changé de méthode. J'ai été très contente de lui, il est instruit, amusant, spirituel, simple et honnête, il est plutôt laid que beau tant de figure que de visage, mais l'expression de tout l'ensemble vaut une lettre de recommandation." ("Eschallens ce 23e 7bre 1764", p.p. E. Bodemann, Julie von Bondeli [...], Hannover, 1874, p. 293 ; C.C. 3528.)



KARL
GRAF UND HERR VON ZINZENDORF UND POTTENDORF

Julie von Bondeli avait exprimé à Suzanne Curchod (1737-1794) son admiration pour La Nouvelle Héloïse dans une lettre du 30 avril 1761 (C.C. 1402). Cette lettre et d'autres parvinrent à Rousseau qui songea à les publier dans un recueil justificatif de son roman, mais la capricieuse Bernoise s'y opposa avec fermeté, de peur de se trop compromettre. La jeune femme de tête entretenait une correspondance intermittente avec Rousseau qu'elle rencontra enfin en mai 1765 à Neuchâtel.

En ce qui concerne Suzanne Curchod, future Madame Necker et mère de Madame de Staël, elle était à cette époque réfugiée dans la belle-famille de Moultoy, après avoir été fiancée à Gibbon, l'historien de l'Empire romain. Bien qu'amie intime de Moultoy, elle ne partageait pas l'enthousiasme rousseauiste du Genevois, ou même de Julie von Bondeli. Elle fréquentait plutôt les milieux voltairiens. C'est ainsi qu'elle fut liée à la duchesse d'Anville (Marie-Louise Nicole de la Rochefoucault) avec qui elle fit le voyage de Paris en hiver 1763, et avec Madame de Vermeux chez qui elle rencontra son futur mari (voir : d'Haussonville, Le Salon de Madame Necker, Paris, 1882, 2 vol).

De santé fragile, Julie von Bondeli fut la cliente de grands médecins : Haller, Zimmermann et Tissot (1728-1797), célèbre médecin vaudois, auteur de l'Avis au peuple sur sa santé (1761).

Rousseau devait se plaire à raconter à ses visiteurs les deux anecdotes rapportées ici par l'intermédiaire de Julie. En effet, les deux pèlerins de Môtiers Wegelin et Schulthess y font allusion dans leurs souvenirs datés du 28 octobre 1763. D'autre part le jeune patricien bernois Kirchberger qui était allé voir Jean-Jacques en novembre 1762 les relate à Julie dans une lettre du 21 janvier 1763 : "Quand j'étais jeune j'allai chez le vieux bon home de Fontenelle, ne faites jamais de Livres me dit-il, on en retire toujours plus de desagremens que d'agremens. Mais, Monsieur, quand on croit avoir trouvé la verité, on doit la communiquer aux homes. Erreur Jeune home ! erreur ! Si j'avais la vérité dans le creux de main je la ferais pour qu'on ne la vit pas. O bon home de Fontenelle ! que je me suis repenti de n'avoir pas suivi vos Avis.

"L'abbé de St. Pierre était le plus honete home de son tems, il allait parler de Dieu a la cour et on le huait. N'importe disait-il, allons toujours, ce sont de grands Enfans, il faut toujours revenir a la charge. Le meme Abbé allait souvent chez une femme jeune, jolie et spirituelle. Je vous ennuie, Madame, je le vois bien, mais vous m'amusés tant."

Pour terminer, il est fait allusion à un discours que Rousseau avait lu en manuscrit, dû à Jacob Wegelin (1721-1791), ministre à Saint-Gall, avant de devenir professeur d'histoire à l'Académie de Berlin. Selon Usteri, Wegelin est "un homme qui s'interesse

vivement pour Vous [Rousseau] et pour Vos Ouvrages, indigné contre ces Clameurs qui voulant defendre la Religion lui font le plus grand tort par leur intolerance et leur zele mal placé" (C.C. 2932). L'ouvrage en question est un dialogue entre Rousseau et Vernes ; il répond aux Lettres sur le christianisme de Mr. J.J. Rousseau (juillet 1763) dans lesquelles le ministre genevois Jacob Vernes (1728-1791) voulait montrer que "la maniere d'etre Chretien, de Rousseau, va à renverser tout Christianisme" (C.C. 2807).

3. [Lausanne, dimanche 30 septembre] "Je lus le matin avec beaucoup de plaisir toute la correspondance de Rousseau avec le Prince [de Würtemberg], ce qu'il lui a recommandé pour l'éducation de ses Enfants, en cas qu'il ne s'en chargeât pas lui même. La dessus le Prince a choisi ce dernier parti, et il confond par son exactitude dans ses devoirs de mari et de pere tous les maris et tous les peres, non seulement dans le grand monde, mais encore dans cette petite ville. M. de Correvon a tenté de le détourner de sa methode par l'éducation corporelle par un mémoire tres mal fait. M. de V[oltaire] dénigre tous les grands hommes du siècle, parcequ'il en pretend être le premier. [...] Je partis [...] en voiture pour La Chabliere, ou je dinois seul avec le Prince et la Princesse [...]. Le Prince me lut toutes ses lettres de Voltaire, qui sont tres affectées, la lettre de M. de Haller a Voltaire, que je me suis copié, et me montra les peintures energiques de Hogard un anglois. Il imita un peu le langage de Voltaire qui met tout le bonheur dans la bonne digestion, et dit 'Moi pauvre miserable quand dans cette Vallée de miseres je mange un peu trop de Lombre Chevalier je suis aux abois. Imaginez, ce coquin / : i.e. R[ousseau] / vient de m'ecrire qu'il me haït, parce que je corromps sa patrie. Cela pourroit bien être Monsieur, mais vous ne seriez pas capable d'ecrire ainsi. Il faut être poli."

C'est sur la recommandation de Rousseau que Zinzendorf fit la connaissance de Louis-Eugène de Würtemberg (1731-1795). Second fils du duc de Würtemberg, le prince entreprit une carriere militaire et "se brouilla avec son frere, le duc régnant Charles-Auguste (1728-1793), s'opposant au luxe de sa cour et à sa politique de guerre" (Leigh). Depuis 1762, il était installé à Renens avec sa femme et il entretenait des relations avec Voltaire. Mais la lecture d'Emile et la naissance de sa fille l'incitèrent à se rapprocher de Rousseau à qui il écrit le 25 septembre 1763 pour demander des conseils "au Sublime et vertueux instituteur D'Emile".

Journal de Zinzendorf, reproduct
transcrit en appendice du Bullet

(Le lecteur comprendra la remarque
attentivement le manuscrit et la
dans notre dernier Bulletin)

Je n'eus guère le temps de m'accompagner dans la chambre lorsque je me levai et
de me rendre à Th. Nous nous mîmes en marche par le même grand chemin
que j'avais fait. Il me parla de lui prouver des nouvelles sur un M. Lucie
terre de Meck, qu'il avait fait bien connu et tenu un homme qui venait
venait de ses fentes, mais qui cependant lui avait dit plusieurs fois.
L'autre n'avait pas voulu recevoir 10. Louis qu'il lui offrait et dont il
paraissait avoir besoin, il voudrait encore les lui envoyer. Il me demanda
si j'étais parent du célèbre G. Zinzendorf, cela ne donna lieu à lui
donner une petite idée des morales, dont il fut content, et avouant
qu'il avait eu tort de les confondre dans ses écrits avec des fous. J'ensui-
vions nous arrivâmes à un assez mauvais chemin, qui nous conduisit
dans le vallon. M. Zinzendorf me montra de loin sa maison dans le vallon
arrivé par la rive, j'étais dans un endroit appelé le Champ du Martrien
bordé par des belles montagnes couvertes de beaux bois. au Sud vers l'Ouest
le Peux du Vent, un singulier rocher excavé dont il fait un Vent qui
jette le chapeau en l'air. Il me fut très content de mon infirmité
Stoïque, je n'aurais été en extase à l'aspect de cette contrée. Sur de la
montagne il y a une porcelaine, on y regardait toute la manipulation de la
poudre à canon. M. Zinzendorf me parla tant de la jeunesse de ces gens,
qu'il leur donna l'anneau. Il me conduisit dans sa chambre, je vis
de la Gouvernante. Nous parlâmes de la nouvelle Eglise dont il m'avait
qu'il était son histoire, puis de son amour et de plusieurs autres qui
font plaisir des enfants à sa façon, de Voltaire dont il se plaignait amère-
ment, qu'il dit être la cause de son expulsion. Il avoua qu'il le haïssait.
Lui contai mon histoire, il avoua que la Religion Catholique était plus

ion d'un extrait du manuscrit,
in d'information n^o 32 -1984.

ue de l'auteur en comparant
transcription des mêmes lignes

consequenti. Il me dit qu'il sentait dans son cœur le besoin de l'amitié
mais qu'il était prêt de croire avec Hobbes que c'était un besoin de
ses qui la produisait, il me demanda si je n'étais pas revenu de ces bel-
les chimères. Il dit que c'était parce qu'il préchait au genre humain ?
Je rendis aussi heureux qu'on pouvoit l'être qu'on le haïssait, qu'un poign
ainsi son tendre amour pour ses frères, il me parla de son pasteur M.
de Montmolin. Nous étourmes par un chemin bien fauvage, ou
il nous fallut graver une roche comme des chèvres. M. Bouffeur fut
content de moi quant à cet article. Nous parlâmes des finances de France
et il m'écrivit qu'il n'y aurait point de changements, qu'on les
rait plutôt payer l'Etat. Il m'expliqua comment c'était l'intérêt des
riches de s'opposer au partage des possessions. En causant toujours nous
arrivâmes à Paris, ou nous fûmes un bon dîner, après lequel vint un
officier français de Besançon avec la croix de St. Louis qui avait attendu
plusieurs heures pour voir M. Bouffeur. Il lui déclara un grand
complément, comme quoi la lecture des ouvrages de Bouffeur l'avait
rendu meilleur, lui parla toujours sur ce ton, lui demanda en-
suite pourquoi il n'avait pas écrit contre ces abus que les Evêques ont
plus d'une abbaye. M. Bouffeur répondit que la lecture finissait en
général peu de bien, à moins qu'elle ne se fit avec beaucoup de
doux et de modération, il lui dit Vous voyez la l'humaine, je suis
fâché que je ne puisse vous présenter quelque chose de plus. Je ne suis qu'un
bon homme, c'est la son diction favori. Il me dit qu'un ouvrage
de Luffians lui avait beaucoup plu, que l'air embarrassé était une
re.

Ainsi commence une correspondance régulière dont Rousseau se sent naturellement flatté ; comment pourrait-il en être autrement quand cet ancien officier lui avoue : "je m'enrollerais Volontiers sous Vos Drappeaux si vous aviez besoin d'un autre Secours que celui de Votre Innocence et de la verité" (C.C. 3181). Rousseau entreprit un long mémoire pour le Prince au cas où ce dernier n'élèverait pas lui-même sa fille (C.C. 3017), mais Würtemberg souhaita se charger personnellement de sa petite Sophie, avec l'aide de sa femme et du docteur Tissot : "Des raisons particulieres ont privé la Mere du plaisir de l'allaiter elle meme, mais la Fortune nous a fait trouver une nourrice non Seulement très robuste et très Saine, mais aussi plus attachée et plus raisonnable que ces Sortes de femmes ne le Sont ordinairement. Tous les matins nous baignons la petite dans l'eau de fontaine la plus froide, et après l'avoir essuyée legerement, on la laisse nuë pendant une bonne partie de la matinée" (C.C. 2955). Ces principes lui valurent d'ailleurs des critiques : "[j'ai] été attaqué de tous les cotés au Sujet de L'Education, que vous m'avés enseignée et que je pratique si heureusement à L'egard de mon cher Enfant. Un Personnage réputé grave, dans un long Memoire rempli de choses, qui ne le sont gueres, exige que je vetisse me fille parceque les chardonnerets ont un Duvet, les chenilles des cachettes et les Escargots une porte luttée ; Il veut que je couvre et que j'enveloppe ma Petite parce qu'il est indecent de decouvrir la nudité d'un enfant" (C.C. 3092). Grâce au texte de Zinzendorf, on sait que l'auteur de ce mémoire est un ami de Voltaire, à savoir Gabriel Seigneux de Correvon (1695-1775), banneret de Lausanne, juriste et théologien auteur de différents traités et traducteur de Haller. Cette attribution est confirmée par une lettre de Julie von Bondeli : "Mr Seigneux de Corevon a voulu combattre l'experience par le raisonnement dans une ample dissertation contre Rousseau dediée au Prince" (C.C. 3180).

Rousseau suivit avec plaisir les progrès de l'enfant et peu à peu il se laissa aller à la confiance amicale avec le Prince qui lui avait déclaré : "c'est Vous, qui m'avés ramené à la vertu" (C.C. 3092). Aussi Würtemberg se plaint-il souvent des "impuretés, qui sortent aujourd'hui d'une plume autrefois consacrée aux Muses ; mais qui depuis quelque temps parait etre tombée de leurs chastes mains dans celles de l'impudique Priape" (C.C. 3156). L'allusion est claire : c'est bien Voltaire qui est visé ici. Le Prince se révolte contre le fait que la Lettre à Voltaire sur la Providence n'ait "point empêché Candide de naître" (C.C. 3128) ; à quoi Rousseau réplique que c'est sa lettre qui "lui a donné naissance ; Candide en est la réponse" (C.C. 3174). "Je savais deja, Monsieur, que Vous Vous etiés déclaré à M. de Voltaire. Il me dit l'année passée que Vous Lui aviez

ecrit une lettre qui commence ainsi : Je ne Vous aime pas, Monsieur, parceque Vous corrompés ma Patrie" (C.C. 3181). Voici les termes de la lettre de Rousseau à Voltaire : "Je ne vous aime point, Monsieur ; vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Geneve, pour le prix de l'azile que vous y avez receu ; [...] Je vous hais, enfin, vous l'avez voulu : Mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu" (17 juin 1760 ; C.C. 1019).

Dans son cabinet "Orné de beaucoup de Tableaux", le Prince devait avoir aussi des estampes de Hogarth (1697-1764) dont l'oeuvre ridiculise tous les dérèglements de l'époque.

4. [Genève, mardi 2 octobre] "apres le diner j'allois chez M. Abosy, un vieillard réfugié du Languedoc de 85 ans. Un peu il me paroit déraisonner, mais malgré cela il est fort savant, il me parla de Rousseau avec egard, et me montra le dernier mauvais ouvrage de Voltaire, intitulé Dictionnaire raisonné portatif."

Né à Uzès en 1669 Firmin Abauzit se réfugia en 1689 dans la ville de Calvin. Après ses études et des voyages, il devint bibliothécaire adjoint et reçut la bourgeoisie de Genève (gratuitement) en 1727. Rousseau, qui lui fut présenté en 1754, témoigna très vite une grande admiration pour ce "théologien libéral et rationaliste" dont il emprunta certaines idées dans La Profession de foi du vicaire savoyard. Il parle souvent du "vénérable Abauzit" et dans La Nouvelle Héloïse il lui dédie une note où il le reconnaît comme le seul "vrai Philosophe" du siècle (Pléiade, IV, p. 525). Abauzit "témoignait de beaucoup de sympathie pour la personne et pour les idées de JJ", mais dans l'intimité seulement comme le souligne R.A. Leigh (C.C. 251), et dans les querelles de 1763-64, il ne prit pas position ouvertement. Il mourut à Genève en 1767.

Le Dictionnaire philosophique portatif de Voltaire avait paru à Genève en juin 1764.

5. [Genève, mardi 2 octobre] "M. Tronchin [me parut] tres fa. [...] je me promenois avec lui dans son jardin, nous parlames de son discours sur l'esprit de parti, il s'exprima singulièrement sur les Lettres écrites a la Campagne, disant qu'il ne savoit pas pourquoi on les lui attribuoit, qu'elles étoient remplies de platitudes, [...]"

Du procureur général de Genève Jean-Robert Tronchin (1710-1793) venaient de paraître à Neuchâtel Deux discours sur l'esprit de parti, prononcés devant l'Assemblée du Conseil des Deux-Cents

en 1762 et au début de 1764. Mais en septembre 1763, le procureur avait déjà publié sous le couvert de l'anonymat ses premières Lettres écrites de la campagne dans lesquelles il développait les arguments du Petit Conseil contre les aspirations démocratiques des Représentants, amis de Jean-Jacques. Ces Lettres confortèrent les adeptes du "droit négatif" et eurent à Genève un grand succès. Elles furent aussitôt attribuées à Tronchin. Charles Bonnet écrit : "Un de nos plus beaux genies a fait [...] un Ecrit admirable sous le titre de Lettres écrites de la Campagne. Elles sont imprimées, et je les regarde comme le plus excellent Manuel de Politique que nous puissions avoir" (C.C. 3004). Bien qu'à Zinzendorf il nie hypocritement en être l'auteur, le procureur Tronchin en reconnut plus tard la paternité, mais il fallut attendre pour cela le scandale soulevé par la diffusion à Genève des Lettres écrites de la montagne (décembre 1764) : "C'est moi qui ai écrit les Lettres de la Campagne, je ne les ai pas avouées dans le moment de leur succès : mais aujourd'hui qu'on les attaque, je les reconnois, et c'est à moi d'en répondre" (A Charles Pictet, 2 mars 1765 ; C.C. 4083).

6. [Genève, dimanche 7 octobre, chez le procureur Tronchin] "On parla a table de Rousseau, duquel M. le Pr. G. se moqua. Cependant il me dit apres table, que R. s'étoit exilé lui même."
7. [Genève, mercredi 10 octobre, chez le Conseiller François Tronchin (1704-1798), cousin du procureur] "On conta de Rousseau que les Corses lui avoient envoyé demander des loix, et qu'il avoit repondu que la tâche étoit trop forte pour ses forces, mais non pas pour son zèle."

Les nouvelles circulent assez vite : le 22 septembre le Citoyen répond d'une manière normande aux propositions du capitaine Buttafoco qui lui a demandé d'être le "législateur" des Corses. Avant le 3 octobre, le jeune Meister est à Cressier où il voit Rousseau ; apprenant la nouvelle, il s'empresse le 5 d'en aviser Moultoy, qui, à son tour, diffuse l'information à Genève. Dans sa lettre du 11 octobre, Zinzendorf interroge aussitôt Rousseau sur le bien-fondé du renseignement : "je vous demanderois, S'il est vrai, comme on le dit ici, que les Corses Vous ont fait demander des loix" (C.C. 3559).

8. [Genève, vendredi 12 octobre] "M. Tronchin le Conseiller vint prendre congé de moi, M. Moultoy y vint aussi, et m'emmena chez lui en grande compagnie, avec Melles Moultoy, Me Moultoy, Melle Audibert et son frere, M. Dollet, M. Perdriaux le ministre, M. Moultoy le pere et Liotard. On parla tres bien sur Emile, sur le serment de Julie de ne jamais

épouser S. Preux, sur l'ennui des 4 derniers Tomes de ce livre ou on voit deux époux ensemble qui se haïssent avec l'amant que Julie n'ose plus aimer, sur la foiblesse de Julie qui cede aux larmes de son pere, pour faire un mariage adultere. On parla du suicide que Rousseau ne permet que dans un cas impossible, ou on se trouveroit sans aucun rapport avec qui que ce soit. [...] Ce pauvre Moultou a été intime avec Rousseau, a sacrifié pour lui le bonheur de sa famille, de sorte que Me d'Anville lui a écrit, que si Rousseau se brouilloit avec lui, que c'étoit un homme à étouffer, il devoit être l'éditeur de ses ouvrages, enfin il s'est pourtant brouillé avec lui, ce qui ne lui fait pas honneur. [...] C'est M. Abauzy et M. Moultou qui ont fourni beaucoup de citations a Voltaire pour son Dictionnaire philosophique portatif, principalement pour l'article Christianisme."

M. Moultou : Paul-Claude Moultou (1731-1787), originaire de Montpellier, fut reçu ministre à Genève le 27 janvier 1755 et bourgeois de la ville un mois plus tard ; il épousa en mars

Me Moultou, née Marianne Fuzier de Cayla, dont il eut trois filles

Melles Moultou (Jeanne-Marie, née en 1756 ; Catherine, 1760; Jeanne-Émilie, 1761) et deux fils (Pierre, 1758-1821, et Guillaume).

"Melle Audibert et son frère, M. Dollet" : je n'ai pu identifier ces personnes.

M. Perdriau : Jean Perdriau (1712-1786), pasteur à Saconnex, lié à Rousseau dès 1754.

M. Moultou le père : Pierre Moultou (1686?-1768), ancien négociant à Montpellier.

Liotard : Jean-Etienne Liotard (Genève, 1702-1789) "surnommé le Peintre Turc". Dès novembre 1764, Liotard souhaita faire le portrait de Rousseau (C.C. 3675) et ce dernier accepta la proposition transmise par Deluc ; mais la chose ne se fit probablement qu'en octobre 1765 à l'île de Saint-Pierre (voir Album Rousseau, p. 161-163). En plus de ce portrait, il est possible que Liotard en fît un second comme le suggérait Buffenoir en 1913.

Les visites de Zinzendorf à Moultou tombent pendant la longue brouille entre le Genevois et le solitaire de Môtiers, qui va d'octobre 1763 à décembre 1764. "Rousseau soupçonne son jeune disciple, trop influencé par son milieu, de l'avoir mal conseillé dans la situation délicate où il se trouve" (R.A. Leigh). De plus Rousseau ne pensait pas convenable ni cohérent que celui qu'il avait pressenti pour l'élaboration d'une édition générale de ses oeuvres portât encore l'habit de ministre du culte à Genève.

Après que le Genevois eut rompu la glace, Jean-Jacques lui écrivit : "Moultou, je n'aime à vous voir, ni Ministre, ni Citoyen de Genève. Dans l'état où sont les moeurs les goûts les esprits dans cette Ville, vous n'êtes pas fait pour l'habiter" (C.C. 3845). Moultou renonça à son titre le 6 août 1773. Dans ses lettres, il se plaint du poids et des responsabilités de sa famille, mais lorsqu'il se réconcilie avec Jean-Jacques, il lui avoue : "Mais Sachez qui je Suis ! et par un Seul trait jugez ma vie : on Savoit nôtre refroidissement a Genève, et j'ai pris ce moment de fermentation terrible que votre livre [Lettres de la montagne] a du exciter pour dire que jamais, non jamais vous ne m'aviés été plus cher" (C.C. 3770).

La duchesse d'Anville avait écrit à Moultou le 19 février 1764 : "s'il ne vous aime pas c'est un monstre, passés moy le mot, il est dur mais juste" (C.C. 3151 bis).

A la publication de La Nouvelle Héloïse, Moultou avait applaudi au "touchant Spectacle de l'humanité dans sa perfection", mais il reprochait déjà à l'auteur "que Julie ait pu rompre un lien sacré, un lien avoué du Ciel, contracter un mariage presque adultère, et trahir deux hommes à la fois" (C.C. 1344).

Quant à l'allusion au suicide, elle fait référence aux lettres XXI et XXII de la troisième partie de La Nouvelle Héloïse. Saint-Preux estime que "Chercher son bien et fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature". "Quand la faim, les maux, la misère, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettoient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes et ses maux sans utilité ?" A quoi Milord Edouard répond en n'autorisant le suicide que dans un cas : "de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait en sautant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus." Rousseau lui-même avait fait allusion à ces lignes dans une lettre à Moultou du 23 décembre 1761 : "quand il en sera tems je pourrai sans scrupule prendre chez Milord Edouard les conseils de la vertu même" (C.C. 1602).

Frédéric S. Eigeldinger

Note

Le Journal de Zinzendorf se trouve à Vienne, Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Nachlass Zinzendorf.